L'Écosse des Romantiques

Michel Arrous

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/15526>

DOI : 10.4000/studifrancesi.15526

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 500-501

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel Arrous, « *L'Écosse des Romantiques* », *Studi Francesi* [En ligne], 186 (LXII | III) | 2018, mis en ligne le 01 janvier 2019, consulté le 06 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/15526> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.15526>

Ce document a été généré automatiquement le 6 janvier 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

L'Écosse des Romantiques

Michel Arrous

RÉFÉRENCE

L'Écosse des Romantiques, 2017-1, Paris, «Cahiers d'études nodiéristes» 3, 246 pp.

- 1 Cette livraison convie les dix-neuviémistes à un pèlerinage aux sources ossianiques et scottiennes qui permet de découvrir ou de mieux appréhender les multiples attractions que la Calédonie d'Ossian puis l'Écosse de Walter Scott, et, d'une façon plus générale l'exotisme du Nord, exercèrent sur l'imaginaire romantique. Nodier – Sébastien VACELET le précise dans sa présentation du dossier (pp. 11-22) – fut un des premiers admirateurs et promoteurs d'Ossian, et W. Scott une de ses sources d'inspiration.
- 2 Dans *Walter Scott et l'Écosse. Pittoresque, sublime et grotesque des modes esthétiques pour une politique de l'Union* (pp. 23-34) Fiona MCINTOSH-VARJABÉDIAN étudie comment l'auteur des *Waverley Novels* et des *Tales of my Lanlord* a œuvré à la constitution de la nation britannique en évoquant la diversité des lieux, des âges historiques et des coutumes de l'Écosse, du XIV^e à la fin du XVIII^e siècle. À la différence de Nodier, Chateaubriand ne s'est jamais rendu en Calédonie; il l'a rêvée voire inventée. Néanmoins, dans ses fictions américaines, comme dans *René* et *Les Martyrs* et jusque dans les *Mémoires d'outre-tombe* l'influence d'Ossian est perceptible et l'Écosse présente en surimpression. Après avoir rappelé que l'«Ossian français» crut longtemps à l'authenticité du barde dans lequel il vit une incarnation de l'homme mélancolique et aussi, dans un souci apologétique, du chrétien, Sébastien BAUDOUIN mesure l'emprise de la matrice ossianique sur l'imaginaire de l'écrivain: *Chateaubriand et l'Écosse. À l'ombre des landes ossianiques* (pp. 35-56). Francesco SCHIARITI opère un détour par le roman sentimental: "*Malvina*" (1801) de Sophie Cottin, un roman écossais? (pp. 57-72). La romancière à succès a varié le cadre de ses fictions: dans le cas de *Malvina* – le prénom de l'héroïne éponyme est celui de la fille d'Ossian – la présence de l'Écosse est peu significative car souvent limitée à quelques éléments du cadre géographique, et il se peut que les montagnes écossaises viennent tout droit de *La Nouvelle Héloïse*; quant aux allusions ossianiques (la langue erse que ne

comprend pas Malvina, la mention du fils de Fingal), elles sont beaucoup moins nombreuses que les éléments appartenant à l'appareil gothique. Ce n'est sans doute pas suffisant pour faire de *Malvina* un roman écossais. Au début du XIX^e siècle, la manière la plus commode pour un Parisien de découvrir l'Écosse ou plutôt son image légendaire, c'était d'aller à la Porte-Saint-Martin où Pixierécourt donna en 1819 *Les Chefs écossais*, ou en 1814 à la Comédie-française pour *Édouard en Écosse*, ou *La Nuit d'un proscrit*, «drame historique» rocambolesque d'Alexandre Duval qui avait été censuré en 1802. À partir de ces deux pièces, Georges ZARAGOZA présente *L'Écosse sur la scène française (1800-1820)* (pp. 73-90): la première est l'adaptation de *The Scottish Chiefs*, roman historique que l'Écossaise Jane Porter consacra en 1810 à William Wallace «Braveheart», le vainqueur des Anglais à Stirling en 1297; la seconde, traduite d'une œuvre de Kotzebue, traite d'un événement bien postérieur, la défaite de Culloden en 1746, qui ruina les espoirs d'indépendance de l'Écosse. L'imprégnation de l'Écosse littéraire se perçoit à un moindre degré chez le jeune Musset dont au moins une pièce, *La Quittance du Diable* (1830), est inspirée de *Redgauntlet*, et un fragment poétique imité des *Poésies gaéliques*. Dans le romantisme de Musset sonne au début des années 1830 une «heure écossaise» que Samir EL MAAROUF évoque dans *Musset et le crâne d'Ossian. Archéologies écossaises de l'œuvre mussétienne* (pp. 91-108). L'inspiration écossaise se manifeste aussi dans *La Coupe et les lèvres* (1832) où les montagnards du Tyrol rappellent les guerriers convoqués par la harpe d'Ossian, ainsi que dans l'invocation à la «Pâle étoile du soir» (1832), imitation «directe et explicite» des *Chants de Selma* de Macpherson, d'après Letourneur. Mais l'auteur des *Lettres de Dupuis et Cottonnet* ne manqua pas de railler Ossian, ses rêveries et son emphase, bref de traiter son crâne comme un vestige encombrant. Retour à la sphère nodiériste avec Corinne BAYLE (*Figures de l'identité nervalienne. D'Ossian à Walter Scott, les métamorphoses du modèle écossais*, pp. 109-121). Si le poète voyageur de l'Allemagne et de l'Orient n'a jamais visité l'Écosse, il a tôt subi l'influence de la mode ossianique: à quinze ans il écrit une «Poésie imitée d'Ossian», puis il évoque Saint-Germain-en-Laye où se réfugia Jacques II Stuart. En 1854, dans *Promenades et souvenirs* se confondent le Valois et la Calédonie et s'entendent des échos scottiens. Par la suite Nerval fera d'autres allusions, notamment à Ravenswood (*La Fiancée de Lamermoor*) et à *Waverley*, d'où les mythes qui nourriront la légende personnelle, comme on le voit dans «El Desdichado» où Nerval se présente «en éternel Ravenswood condamné à tout perdre et à mourir», figure qui réapparaîtra dans *Aurélia*. Sandy CHOTIN a choisi le cas d'un lecteur qui égratigne parfois l'ossianisme (*Les merveilleux nuages aurévilliens. Barbey lecteur d'Ossian*, pp. 123-139). Barbey s'en est certes pris aux clichés ossianiques et à la mystification de Macpherson, mais, probablement par l'intermédiaire de Burns, Chateaubriand, Scott et surtout Byron, il a réinvesti le rêve ossianique dans la Normandie d'*Une Vieille Maîtresse*, ou en peignant des créatures féminines inspirées des «filles d'Ossian». Dire qu'il y a un Macpherson normand chez Barbey serait sans doute une exagération; en tout cas son esthétique apparaît «profondément ossianique en cela qu'elle est toujours le conte de ce qui va mourir, ou de ceux qui vont perdre».

- 3 La traduction des *Poésies galliques* par Letourneur a déclenché la mode écossaise qui s'est étendue à la scène lyrique et l'a transformée. Ce renouvellement, Benjamin PINTIAUX le retrace dans *L'Écosse et la naissance de l'opéra romantique français d'"Ossian"* (Lesueur, 1804) à «*La Dame blanche*» (Boieldieu, 1825) (pp. 141-154). Au phénoménal succès d'Ossian (ou *Les Bardes*) de Lesueur et à la réussite moins éclatante de l'*Uthal* de Méhul en 1806, les deux premières réalisations de l'opéra ossianique, succède une seconde vague d'inspiration écossaise avec de nombreuses et libres adaptations d'œuvres de

Walter Scott, notamment le *Leicester* d'Auber et Scribe en 1823, d'après *Kenilworth*, puis *La Dame blanche*, livret de Scribe d'après *Guy Mannering* et *Le Monastère*. D'autres opéras historiques seront produits jusque dans les années 1860, mais l'inspiration scottienne et ossianique, cette dernière d'ailleurs moins nette, s'atténuera jusqu'à céder la place aux modes celte et scandinave. En complément, on lira l'analyse par Sébastien VACELET du compte rendu dans les *Débats* de la reprise d'*Ossian* en 1814, par Nodier, lequel apprécie la transposition musicale de l'atmosphère d'Ossian mais juge indigent le livret (*Charles Nodier critique d'opéra*, pp. 155-173), et la contribution de Mélanie GUÉRIMAND sur la construction de l'intrigue et l'usage de la couleur locale par Scribe, ainsi que sur la mise en musique ("*La Dame blanche*", *un opéra inspiré des romans de Walter Scott*, pp. 177-195). La «scotticité», Gilles SOUBIGOU la saisit dans la peinture romantique, plus précisément dans la signification politique de la présence du kilt et du manteau des Highlanders (par exemple dans les portraits de Wallace, de Marie Stuart, de Charles Edward Stuart, ou du duc de Bordeaux dans le château de Holyrood près d'Édimbourg) (*Héros en tartan. Figures romantiques de l'histoire écossaise dans les Salons de la Restauration*, pp. 197-216).

- 4 Dans les miscellanées qui clôturent ce troisième cahier figure une petite curiosité présentée par S. VACELET (*Une description de l'île de Staffa de la main de Charles Nodier*, pp. 219-235). Il s'agit de deux extraits où est décrit «le vieux palais de Fingal», dans la transposition que Nodier donna en 1810 d'un roman oublié de Lady Hamilton. Bien qu'il n'ait pas visité le Nord du pays, l'auteur de la *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Écosse* (1821) a donc réussi à pénétrer dans la fameuse grotte.